d'une lieue et demie de notre ferme, et qui était resté, parmi mes souvenirs d'enfance, une espèce de palais de fée que je voyais toujours resplendissant à travers le voile mouvant des grands arbres qui s'élevaient autour de lui. Arrivé à une petite porte du parc, je vis mon oncle tirer une clef de sa poche et ouvrir cette porte. Je l'arrêtai en lui demandant ce qu'il faisait.

— J'entre, me dit-il.

— Comment! vous entrez; mais ce château...

— Est à un de mes amis.

— Mais, mon oncle! m'écriai-je en devenant cramoisi, mais je ne le connais pas, votre ami, moi; je ne suis pas préparé à voir un grand seigneur... Je vous laisse, je m'en vais... je me sauve.

— Allons donc! allons donc! dit mon oncle en m'attrapant par le bras; tu es fou, je crois. Le propriétaire de ce château est un brave homme sans façon, comme moi, qui te recevra à merveille, et dont tu seras content, je l'espère.

— Impossible, mon oncle, impossible. Je vous supplie... Mais, que faites-vous? — Mon oncle fermait la porte derrière nous. — Je suis dans un négligé... — Mon oncle mettait la clef dans sa poche. — Et s'il y avait des dames, mais j'en mourrais de honte! — Mon oncle marchait devant en sifflant le *God save the king*. Force me fut donc de le suivre; mais je sentis mes genoux se dérober sous moi; le sang me monta à la figure, et je ne vis plus les objets qui m'environnaient qu'à travers un nuage. En arrivant sur le perron, j'aperçus un grand monsieur en habit vert resplendissant de broderies, avec d'énormes épaulettes au cou et un sabre au côté. Je le pris pour un général, et je le saluai jusqu'à terre. Mon oncle passa devant lui sans se découvrir, me laissant confondu de son impolitesse. Cependant ce monsieur en habit vert ne parut pas blessé de cet oubli; il se mit à notre suite et entra dans le château avec nous. Dans le vestibule, nous trouvâmes un autre monsieur dont le visage était noir, mais dont le costume oriental était si riche, qu'il me rappela un des trois rois mages qui apportèrent des présents à l'enfant Jésus. Je cherchais déjà dans ma mémoire de quelle manière on abordait les rajahs de l'Inde; et j'allais mettre les genoux en terre et m'incliner en joignant mes deux mains au-dessus de ma tête, lorsque mon oncle ôta sa redingote et la jeta sans façon sur les bras du sectateur de Vichnou. Cette dernière action troubla toutes mes idées : je ne savais pas où j'étais; je vivais mécaniquement, je croyais faire un rêve. Mon oncle marchait toujours, et je le suivais. Enfin nous arrivâmes à un charmant pavillon, se composant d'un appartement complet de la plus grande élégance.

— Que penses-tu de ce logement? me dit mon oncle.

— Mais, répondis-je tout ébloui, je pense que c'est une demeure royale.

— Ainsi il te convient?

— Comment, mon oncle?

— Tu l'habiterais volontiers, je veux dire.

Je restai sans répondre, la bouche ouverte et la tête complétement perdue. Mon oncle prit naturellement mon silence admiratif pour un consentement.

— Eh bien! continua-t-il en me frappant sur l'épaule, cet appartement est le tien.

— Mais, mon oncle, fis-je, rappelant toutes mes forces, mais à qui donc ce château?

— A moi, pardieu!

— Vous êtes donc riche, mon oncle?

— J'ai cent mille livres de rentes.

Pour le coup, je sentais que mon cerveau était prêt à sauter; j'appuyai mon front sur le marbre de la cheminée. Quant à mon oncle, enchanté de l'effet inattendu qu'il avait produit sur moi, il se retira en me disant que, si j'avais besoin de quelque chose, je n'avais qu'à sonner, et que son chasseur et son nègre étaient à mes ordres.

Si je vous ai donné une idée de la timidité de mon caractère, vous pouvez vous représenter ma situation : je restai une demi-heure accablé sous le poids d'un événement aussi imprévu, puis enfin je me levai. Au premier pas que je fis dans la chambre, je vis mon individu reproduit par trois ou quatre glaces immenses; et, je l'avouerai en toute humilité, plus je le vis, plus je le trouvai indigne d'habiter le lieu où il se trouvait. Non-seulement ma mise était celle d'un paysan, mais encore, comme malgré mes vingt et un ans je grandissais toujours, mes vêtements, qui avaient été faits au commencement de l'année précédente, étaient devenus trop courts, mes manches avaient cessé d'être en proportion avec mes bras, et mon pantalon avec mes jambes. Quant à mon gilet, il laissait, comme un pourpoint d'Albert Durer ou d'Holbein, voir non-seulement ma chemise, mais encore les pattes de mes bretelles; tout cela était bien, tout cela était bon, tout cela était naturel dans la pauvre petite ferme de mon père; mais, dans ce palais magique, tout cela présentait, avec les objets dont j'étais entouré, une anomalie tellement révoltante, que je cherchais un endroit où me fuir moi-même, et qu'à peine l'eus-je trouvé je m'y blottis comme un lièvre dans son gîte, et qu'une fois blotti je restai là à songer.

Je ne sais combien de temps je demeurai ainsi; enfin le chasseur, que j'avais pris pour un rajah, vint m'annoncer que le dîner était servi, et que mon oncle m'attendait; je descendis : heureusement il était seul; je respirai.

A la fin du repas, lorsqu'on lui eut apporté son punch, et que son nègre lui eut allumé sa pipe, il congédia les domestiques, et nous restâmes seuls. Pendant quelque temps, mon oncle, qui paraissait